

en changeant chaque chose de place, mademoiselle Jacqueline parle, tantôt à ses chaises, tantôt à son frère, tantôt à elle-même, ce qui produit à peu près le même effet, car elle trouve ordinairement le moyen de faire les questions, les réponses, et les réflexions que ses paroles pourraient inspirer à ceux qui les entendraient. Aussi, la bonne Jacqueline ne s'ennuie-t-elle jamais ; et cela se comprend, puisqu'elle se tient lieu tour à tour d'interlocuteur et d'auditeur. Si elle veut parler, elle s'écoute elle-même ; si elle veut écouter, elle se parle et se répond.

*Jacqueline.*—Je ne sais pas comment cela se fait, mais cinq minutes après que j'ai tout nettoyé, mes meubles sont encore couverts de poussière. Voilà une table qui était comme un miroir ce matin, et maintenant on peut presque écrire dessus. Il faut décidément que ce commerce-là finisse, et Bonsens s'arrangera comme il pourra. Quant à moi, je n'y puis plus résister. Il faut que toutes ces visites d'hommes cessent, ou que mon frère cherche quelqu'autre personne pour tenir sa maison. Voyez donc ce plancher ! Qui dirait que j'ai fait laver ça pas plus tard que samedi. Il était jaune comme du safran, propre comme un œuf, et le voilà déjà couvert de plaques de graisse et de jus de tabac ; et puis, si j'allais demander à ces gens-là une brique de savon, ils m'enverraient bien vite sous le four ! Ça croit que je n'ai que ça à faire, à veiller à mes planchers ! Il faut que ça finisse ! Et ce vieux fou de Bonsens qui est là encore, le nez dans ses gazettes. Il est heureux. Il ne pense pas à tous les malheurs qui pourraient nous arriver, et qui nous pendent au bout du nez ; car enfin, dans ce monde, il n'y en a pas beaucoup qui n'aient pas à se plaindre. On en voit qui ont de l'argent à remuer à la pelle, et qui se rendent malheureux à vouloir s'en procurer davantage, tandis que d'autres sont toujours prêts à crever de froid ou de faim. Moi, par exemple, je ne manque de rien, c'est vrai, mais ça n'empêche pas que je suis malheureuse comme les pierres. Rien ne va à ma guise ; et quand je vois comment la jeunesse d'aujourd'hui se comporte, je pourrais en mourir de honte pour elle. Je pourrais bien, moi aussi, avoir des chevaux, des voitures, des belles maisons, et des parasols, et me ren-

dre encore plus malheureuse, mais je me fais une raison. Après tout, ce n'est pas tout ça qui fait le bonheur... Allons, voilà encore une chaise qui a une patte cassée ! Je crois bien ! ces hommes, ça se balance dessus comme si c'était de fer. J'en grille de rage, et surtout, ce qui me dépite le plus, c'est de voir ce Bonsens qui ne s'occupe de rien. On peut tout briser, tout casser chez lui, il n'y a pas de danger qu'il dise un mot. Il est toujours content, et pourtant, je vous demande ce qui peut le rendre si satisfait. Il commence à être sur l'âge ; dans ce tems-là, on ne peut plus plaire, et quel plaisir peut-on alors avoir à vivre ? Ça me passe, ça me passe !

*Bonsens.*—Ma chère Jacqueline, tu te demandes comment je ne me trouve pas malheureux ? Il me semble que je ne serais guère excusable si je ne me sentais pas comblé de bonheur, au moins du bonheur comme je le comprends, et comme on peut presque toujours se le procurer, si la bonne providence nous accorde la santé. Moi, vois-tu, Jacqueline, je suis heureux de voir, de respirer, de marcher, de me reposer, de sentir que je vis. Je suis heureux, le printemps, quand je vois les plantes renaître, les animaux s'abattre dans les prairies, quand j'entends les oiseaux chanter, que je les vois voltiger gaîment de branche en branche ; ils me semblent heureux, et pourtant ils ne sauraient l'être autant que moi, puisqu'ils ne peuvent peut-être pas raisonner leur bonheur. Je suis heureux l'été, quand je vois les champs que nous avons ensemencés se couvrir d'une épaisse verdure qui nous promet l'abondance pour l'automne. Je suis heureux quand je vois, l'automne, tout le monde activement occupé à récolter ces produits que l'homme a su découvrir éparpillés sur la terre, mais qu'il a réunis autour de lui pour les avoir sous la main. Je suis heureux quand je vois chaque jour quelque nouvel et ingénieux instrument diminuer le labeur de l'homme, hâter ses résultats, et permettre aux travailleurs de consacrer plus de tems au repos et à la pensée. Je suis heureux même l'hiver, lorsque la neige poussée par la tempête vient battre mes vitraux, et me fait trouver si bon le voisinage de mon poêle. Je suis heureux, parcequ'alors, je vois la nature se reposer, et que la blanche couverture sous laquelle la